

Le Samedi Saint

dans la théologie de Hans Urs von Balthasar

« **T**oi qui as arraché un homme à la mort,
et au Shéol, par la Parole (lo,gw|) du Très-Haut. »

(Si. 48,5)

Quel mystère entoure le Samedi Saint ? Le Cardinal Ratzinger propose de vivre le temps liturgique du Samedi Saint comme un événement particulièrement représentatif du XXe siècle, qui proclame la "mort de Dieu"¹. Très actuelle, la théologie du Samedi Saint et de la descente aux enfers du Christ nous rappellent que la Révélation comprend aussi bien la Parole que le silence, et en cela bouleverse, à bien des niveaux, notre compréhension de Dieu, et appelle toujours d'avantage notre contemplation.

Fortement inspiré de l'expérience mystique d'Adrienne von Speyr, Hans Urs von Balthasar propose alors d'approcher ce mystère dans une *via media* « entre la conception augustinienne d'un enfer « peuplé » et l'apocatastase origénienne »², via paradoxale où l'abîme de l'amour de Dieu rencontre celui du péché de l'homme, et le comble.

[Au niveau méthodologique, pour ne pas rallonger le corps du texte, nous avons choisi de renvoyer en notes de bas de page tant les citations d'Adrienne von Speyr qui ont guidées la réflexion de Balthasar, que quelques ouvertures et échos (innombrables) à cette même réflexion dans l'Art (iconographie, littérature...) et la liturgie.]

I – Le Samedi Saint comme « hiatus ».

Le Samedi Saint, dit Balthasar, apparaît comme un *hiatus*, une opacité totale entre la violence de la Croix, et la lumière de la Résurrection.

Il est hiatus parce que « passivité totale » entre deux « activités » intégrales du Fils (lors du Vendredi Saint, puis de nouveau au dimanche de la Résurrection). Le Samedi Saint, le Fils est pleinement et essentiellement passif dans la mort, si bien que ce jour est, selon A. Von Speyr, « presque plus un jour du Père »³ :

¹ RATZINGER Joseph, *Foi chrétienne, hier et aujourd'hui*, Paris, Cerf, 1969, p.207 s.

² MOSCOW, Miriam R.A., « *Passion et action de Dieu au Samedi Saint.* », in *La Revue Thomiste (RThom)*, Toulouse, t.LXXXVI (1986), p. 629, article qui le cite (AvS 54 s.) : « l'expérience faite fut, pour Adrienne, si terriblement concrète, qu'il serait ridicule et blasphématoire, en face d'elle, de parler d'irréalité de l'enfer. Pareille expérience semble bien être unique dans l'histoire de la théologie. Elle nous transporte au-delà de l'alternative Origène- Augustin. Elle justifie la victoire de l'espérance chrétienne sur la crainte et donne pourtant à tout le problème, par son interprétation trinitaire, une gravité sans doute nouvelle – mais parfaitement chrétienne ».

« Le Samedi Saint, comme jour de la descente aux enfers, est le milieu mystérieux qui sépare le Vendredi Saint et la Résurrection au jour de Pâques. Comme jour de la mort, il ne peut pas encore être le jour où Dieu vainc la mort »⁴.

Cette passivité contraste avec la violence du Vendredi Saint, marqué par la totale « activité » du Fils, qui se livre en pleine liberté pour l'humanité⁵, ayant été Lui-même livré par le Père⁶. Dès Gethsémani, le Christ substitue librement un 'oui' d'amour au Père au 'non' des hommes, et consume ainsi définitivement le 'non' du Père au péché, « *colère de Dieu* » exacerbée par l'infidélité croissante du Peuple élu. La Croix marque le sommet et l'accomplissement du drame, dans cette « Substitution » (« *representatio* ») du Christ, « fait *péché* pour nous » (2 Co 5,20.21) : Jésus prend notre place pour que nous occupions sa place. Sur lui se décharge ainsi la Colère de Dieu : il l'a prend *sur lui* et la souffre *pour nous* : « L'immersion décisive dans la 'colère de Dieu' et jusqu'au plus profond de l'abîme ne se produisent qu'à la Croix »⁷. L'abîme de sa souffrance est gratuit, et celle-ci – effrayante – pèse plus (autant) que la profondeur de l'amour gratuit de Dieu, comme le décrit A. von Speyr dans ses extases⁸; il subit en ce sens la peine des pécheurs puis leur en attribue les conséquences : « il est capable d'éprouver subjectivement comme 'peine' ce qui, objectivement, n'en est pas une »⁹. L'obéissance amoureuse du Crucifié *pro nobis* désarme la colère de Dieu et brise « l'aiguillon de la mort » (1 Co 15,55). Il vit la Croix en pleine activité, devenant volontairement « l'Abandonné de Dieu »¹⁰. Le Fils consent donc à cette *distance* avec le Père, à cet *abandon* : « Le Fils portant le péché, c'est-à-dire ce qui constitue l'écart pur et simple par rapport à Dieu, semble avoir perdu le Père au milieu de son abandon »¹¹.

Mais dans la mort, dans ce que le Symbole de la Foi appelle la « descente aux enfers », cette *Action* du Fils se retourne en pleine passivité, en plein abandon.

³ A. VON SPEYR, cité par Balthasar dans « *l'expérience du Samedi Saint* », in *Communio* (Com (F)), Paris, t.6 (1981) n° 1, p.67

⁴ Balthasar, H.U., « *Plus loin que la mort* », in *Communio* (Com (F)), Paris, t.6 (1981) n° 1, p. 3.

⁵ Ga 2,20 : « *Le Fils de Dieu qui m'a aimé, et s'est livré pour moi* »

⁶ Rm 8,32 : « *Lui qui n'a pas épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous accordera-t-il pas toute faveur ?* »

⁷ BALTHASAR, H.U., *Pâques, le Mystère*, Paris, Cerf, Tradition chrétienne, 1981, p. 70

⁸ « il doit apprendre à connaître de l'intérieur l'éloignement de Dieu et l'absurdité du péché. C'est pourquoi sa souffrance lui apparaît comme « une erreur », comme « sans issue », comme une « angoisse » absolue, dans laquelle « rien ne correspond plus » et tout paraît « vain ». Il est « broyé », « étouffé » par le péché. Tout espoir en un sens est détruit, le fils est sur un « chemin sans issue » ; dans le cri de l'abandon, « le Seigneur ne voit plus d'aucune manière qu'il fait la volonté du Père » (A. von Speyr, cité par Balthasar dans « *l'expérience du Samedi Saint* », in *Communio* (Com (F)), Paris. Tome 6 (1981) n° 1, p.64)

⁹ H.-U. von BALTHASAR, *La Dramatique divine III, L'action*, p. 313 et 321.

¹⁰ H.-U. von BALTHASAR, *Retour au centre* (Einfaltungen. Auf Wegen christlicher Einigung, 1969), trad. par R. Givord, Paris, Desclée de Brouwer, 1971, p. 136-137

¹¹ H.-U. von BALTHASAR *La Dramatique divine III, L'action*, p.296

II – le Samedi Saint comme « passivité absolue ».

« le Roi dort »¹²

« Dans l'enfer, le Christ mort n'agit plus »¹³. Le trait principal que décline Balthasar est celui de la passivité totale du Christ au Samedi saint – « abandon de toute activité spontanée (...) état où la sommation de l'activité vitale est achevée »¹⁴ - dans la totale obéissance au Père.

« Sans doute le « Dieu des vivants » dans l'Ancien Testament n'était pas limité par le monde des êtres inanimés, il possédait la puissance de faire descendre au Shéol et d'en faire remonter, en face des forces opposées à Dieu, il gardait une mobilité insaisissable et toujours en avance. Mais celle-ci ne pouvait parvenir à son terme que par la « descente » de Dieu sous la forme de l'homme mort Jésus, jusqu'au degré le plus bas de 'l'escalier de l'obéissance' »¹⁵.

Balthasar cerne alors cette passivité selon diverses images : le Silence du Samedi Saint (A), l'« être avec les morts » préféré au terme plus actif de « descente » (B), la passivité de Jonas dans l'abîme (C), et surtout l'image vétérotestamentaire du Shéol (D), qu'il exploite puis critique.

A. l'image du Silence.

« Autant les évangiles décrivent abondamment la passion de Jésus vivant, sa mort et sa sépulture, autant ils deviennent silencieux (...) quand il s'agit du temps situé entre l'ensevelissement et l'évènement de la Résurrection »¹⁶. Ce silence des évangiles traduit certes le mystère, mais également cette passivité du Christ, entré dans le « shabbat des

¹² PSEUDO-EPIPHANE, homélie du Samedi Saint, (P.G. 43, 439-463)

¹³ H.-U. von BALTHASAR, commentant l'expérience d'A. von Speyr dans « *l'expérience du Samedi Saint* », in *Communio (Com (F))*, Paris. Tome 6 (1981) n° 1, p.64 .

¹⁴ *Pâques, le Mystère* , p. 140

¹⁵ BALTHASAR, H.U., *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance (tome 5)*, Paris, Cerf DDB, 1990, p 197

¹⁶ *Pâques, le Mystère* , p. 139

shabbats », qu'est la fête de Pessah, du « Passage »¹⁷. Ce silence des Evangiles renvoie au silence effrayant du Verbe, dans l'abandon total du Samedi Saint :

« Cette action qui arrache de leurs gonds le destin et la fatalité, se produit dans le plus profond silence de la mort. La Parole de Dieu est devenu imperceptible, aucun écho ne s'élève de sa marche à travers les ténèbres. Elle ne peut accomplir cette marche qu'en cessant d'être parole, dépouillée de toute forme »¹⁸.

De là la liturgie (ou a-liturgie) du Samedi Saint, dépouillée, nue et silencieuse, marquée par l'absence de Dieu, qui ne répond plus. « Le Samedi Saint, l'Eglise est plutôt invitée à un accompagnement à distance » note Balthasar, avec Marie, Mater dolorosa, Dame de la solitude¹⁹.

B. L'«être avec les morts.»

Balthasar redéfinit également un vocabulaire marquant cette passivité, pour traduire le fait que « ce geste lui-même n'est plus une action, c'est seulement quelque chose qui se fait »²⁰.

Cette passivité du Christ est celle des morts, les « privés de force »²¹, dont il est « solidaire », comme il fut solidaire des vivants en venant dans le monde, et elle est telle que

¹⁷ « Le Samedi Saint est le jour du 'Passage' du Sauveur mort à travers les enfers... » note A. von Speyr, cité par Balthasar dans « *l'expérience du Samedi Saint* », in *Communio (Com (F))*, Paris. Tome 6 (1981) n° 1, p.70

¹⁸ In *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance, op.cit.*, p. 202

¹⁹ Sur le plan liturgique, la Vierge, dans l'absence du Fils, se pose en consolatrice : « A l'office des matines antérieur à la réforme du Concile Vatican II, l'Eglise récitait au long du triduum pascal, en les soulignant par d'expressifs répons, les lamentations de Jérémie, authentiques méditations ecclésiales sur les mystères que l'on était en train de célébrer. L'un de ces répons, immortalisé plus tard par la musique de Tomas Luis de Victoria, met sur les lèvres de l'Eglise les douloureuses plaintes de Jérusalem détruite puis rasée : « *O vos omnes qui transitis per viam...* ». Comme tant d'autres fois, la piété populaire d'abord, et la liturgie ensuite, transfèrent ces paroles sur Marie, personnifiant par ce moyen dans le mère de Jésus la solitude et la douleur de l'Eglise ; ainsi se créait une image nouvelle de Marie qui résume tout le contenu du Samedi Saint historique et ecclésial : l'image de la solitude » (J.M. Sanchez Caro, « *le mystère d'une absence* », *Communio* 1981, t. VI,1, p. 29)

²⁰ In *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance, op.cit.*, p. 202

²¹ Le texte d'Is 14,9-15 cité par Balthasar, se rapportant au roi de Babylone mais portant au Christ, est très éloquent ici : « En bas, le shéol a tressailli à ton sujet pour venir à ta rencontre, il a réveillé pour toi les ombres, tous les potentats de la terre, il a fait lever de leur trône tous les rois des nations. Tous prennent la parole pour te dire :

- " Toi aussi, tu es **sans force** (tlx , racine rapportée à faible, malade, sans forces, déchu,...) comme nous, **devenu semblable à nous**. Ton faste a été précipité au shéol, avec la musique de tes cithares (...) Comment es-tu tombé du ciel, étoile du matin, fils de l'aurore ? As-tu été jeté à terre, vainqueur des nations ? Toi qui avais dit dans ton cœur : "J'escaladerai les cieus, au-dessus des étoiles de Dieu j'élèverai mon trône, je siégerai sur la

Balthasar relativise le terme classique de « descente » (*descensus ad infernos*), qui porte trop encore la marque d'une *activité*. « Ne devrions-nous pas nous contenter de parler d'un 'être avec les morts' ? » interroge Balthasar²², en fidélité avec le Nouveau Testament, où Pierre emploie pour ce mouvement vers les morts le même verbe (poreuqeij) que pour l'ascension (1 P 3,22 : poreuqeij eivj ouvranon) : « il s'en alla même prêcher aux esprits en prison » (1 P 3,19). Il est alors « entre les morts » (parmi eux), et de ce lieu ressuscite²³.

Cet « être avec » s'est ensuite traduit dans la théologie primitive comme une « activité », et la descente comme un « combat », comme en témoigne l'homélie du Samedi Saint²⁴.

Le combat du Christ, selon Balthasar, s'arrête cependant à la Croix, où « tout est achevé » (Jn 19,30) et l'activité du Christ aux enfers n'est rendue bibliquement que par une *prédication* (Cf. 1 P 3 cité ci-dessus), dont nous verrons le sens.

Ainsi, encore une fois, l'initiative est au Père, qui « n'a pas abandonné Jésus à l'Hadès » (Ac 2,24), ni « laissé son Saint voir la corruption » (Ps. 16,10).

C. le Signe de Jonas.

Là encore, Balthasar exploite l'image donnée par Jésus lui-même pour souligner cette passivité du Samedi saint. Comme Jonas, « le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre durant trois jours et trois nuits » (Mt 12,40), et en cela il se distingue des autres prophètes et acquière une unicité que ne lui donnait pas sa simple prédication, puisque tous les prophètes

montagne de l'Assemblée, aux confins du septentrion. Je monterai au sommet des nuages, je m'égaliserai au Très-haut. " Mais tu as été précipité au shéol, dans les profondeurs de l'abîme. " »

²² *Pâques, le Mystère*, p. 141

²³ L'expression *ek nékrôn* apparaît 50 fois dans le Nouveau Testament.

²⁴ Citons avec Balthasar (*Pâques, le Mystère*, p. 143) CYRILLE DE JÉRUSALEM, le PSEUDO-EPIPHANE, ou SAINT AUGUSTIN (*Sermo 160 de pascha* – PL 39, 2059 - 2061).

Au niveau de la représentation artistique, c'est cette même mythologie du Samedi Saint dont s'empare l'art, l'iconographie orientale ayant incorporé les enfers vaincus à l'icône traditionnelle de la Résurrection, où le Christ ressuscité et vainqueur, débout sur les portes détruites, tire par la main Adam et Eve. A partir du XI^e siècle, ces icônes de la descente victorieuse aux enfers passent même pour fournir l'image centrale de la Rédemption (Cf. notamment Balthasar « *Plus loin que la mort* », in *Communio* (Com (F)), Paris. Tome 6 (1981) n° 1, p. 4).

Citons simplement dans le même exemplaire les articles très riches de M. COSTANTINI, sur la représentation de la mort chez Giotto (« *Giotto, la vie, la mort sauvée* », p. 35-47), de Mgr FALLANI sur Dante, les résurgences cathares, et la conséquences dans la *Divine Comédie* (« *L'enfer dantesque* », p. 48-55), et sur la littérature contemporaine (Camus, Soljenitsyne, Döblin...) du C. MARION, « *Une saison pour l'éternité* » (p.56-62).

Egalement G. O'COLLINS, *Cristologia, uno studio biblico, storico e sistematico su Gesù Cristo*, Brescia (It), Queriniana, 1999, p.280.281, renvoyant aux hymnes de V. Fortunato ou le *Victimae Paschali* de Vipone.

prêchent²⁵. Or c'est Dieu qui tire Jonas du fond de l'abîme : « des entrailles du shéol, j'ai crié, tu as entendu ma voix » (Jon. 2,3). Le monstre marin ne put retenir le prophète au fonds des flots, pas plus que l'Hadès ne retient le Fils de l'homme.

L'apôtre Paul, rapprochant ainsi l'abîme de la mer (Dt 30,13) et celui de la mort du Christ, tient comme acquise cette passivité du Christ aux enfers, et le fait que c'est le Père qui l'en tire :

« La justice née de la foi, elle, parle ainsi: Ne dis pas dans ton coeur: Qui montrera au ciel ? Entends: pour en faire descendre le Christ; ou bien: Qui descendra dans l'abîme? Entends: pour faire remonter le Christ de chez les morts. » (Rm 10,7)

La mer du reste, comme le rappelle Balthasar, est caractéristique du royaume de la mort, dans l'Ancien Testament²⁶.

D. le « Shéol » (lwav)

Ainsi, le Christ vit cette totale passivité des morts, dont il devient solidaire, le Samedi saint. Cette soumission, ce plein abandon au Père, cette obéissance totale est, selon l'expression franciscaine puis ignacienne chère à Balthasar, une « obéissance de cadavre ». Il n'y a pas de combats dans l'Hadès, il n'y en a plus. La conception vétérotestamentaire de « Shéol », pour désigner le lieu des morts, permet au théologien d'approcher plus précisément ce mystère du Samedi saint.

Le terme est à comprendre d'abord « au sens vétérotestamentaire classique »²⁷, sans nuances sur une différence de sort entre les justes et les impies, sans graduation dans le Shéol même²⁸. Nous sommes donc dans une acception large, globale, exhaustive, du séjour des morts, et dans ce terme de Shéol sont regroupés tous les autres lieux infernaux de la Bible : l'Hadès (Ap 1,18) dont le Christ a la clef, la Géhenne de feu des impies, le Tartare (2 P 2,4), la Fosse (Psaumes, et Is 24,22), etc... La racine du mot Shéol (lāv) renvoie à l'action d'une

²⁵ *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance, op.cit., p. 198, notes.*

²⁶ *Pâques, le Mystère*, p. 146

²⁷ *Pâques, le Mystère*, p. 153

²⁸ Telles qu'elles apparaissent dans les spéculations du judaïsme tardif, influencées par la Perse et la Grèce. Ainsi, la parabole du pauvre Lazare, en Lc 16,19-31, montre l'enfer coupé en deux par un « fossé » séparant Lazare du riche avare. (Cf. sur ce sujet AUGUSTIN, *Lettre à Evodius*, 164, n.3 (PL 33,170), cité par Balthasar, id.)

demande, une requête de grâce, une attente, une supplication... les morts du Shéol sont ceux qui supplient Dieu, qui attendent sa grâce.

Ainsi, bibliquement, le Shéol est le lieu de la poussière, des ténèbres, du silence et de l'oubli, privé de lumière, de joie, d'activité, de connaissance de ce qui se passe sur terre, de toute force et de vitalité, de toute louange de Dieu, « privé de la Gloire de Dieu » (Rm 3,23)²⁹, *intemporel* mais paradoxalement pas forcément de son *espérance*, comme le traduit notamment la racine du mot ³⁰.

III. Le Samedi Saint comme « Solidarité avec les morts ».

A. le témoignage des Evangiles.

Avec la *passivité* totale du Christ au Shéol, un second aspect sur lequel insiste Balthasar est sa *solidarité* pleine et authentique avec les morts. Cette solidarité est la condition de leur libération, et l'Evangile en témoigne : « la description soigneuse, exempte de toute tendance apologétique, de la descente de la croix, des soins donnés au cadavre et de l'ensevelissement, est un témoignage simple en faveur de cette solidarité : le cadavre *doit* être mis en terre (il n'est nullement question qu'il soit fait ici une exception, par exemple en raison

²⁹ Références bibliques données par Balthasar dans *Pâques, le Mystère*, p.154.

Cf. également :

- *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance, op.cit.*, p. 198.

- *L'enfer une question, ch.3 – Ce que dit l'Écriture*, Paris, DDB, 1988, p. 23-33

- *Sperare per tutti, breve discorso sull'inferno*, Milano, Jaca Book, 1997, p.129 et suivantes.

Cf. également RATZINGER Joseph, *Foi chrétienne, hier et aujourd'hui*, Paris, 1969, p. 207.

³⁰ Toute une réflexion sur la temporalité du shéol puis de l'enfer serait nécessaire ici. Concernant l'enfer, sans espérance, S. WEIL en parle comme d'un « temps pur », opposé à l'éternité.

Dans ce sens aussi va A. VON SPEYR : « il n'y a plus de souffrance physique mais une autre forme, encore plus profonde, d'intemporalité. « La durée est suspendue ». Ainsi, « dans l'enfer, rien ne peut être du passé ». « Tout n'est plus que maintenant ». « Alors l'enfer est-il ce qui est le plus contraire au ciel, où il y a, dans l'éternité divine, l'accomplissement de tous les temps ? Dans l'enfer, l'intemporalité est un état interminable, où l'on ne peut plus agir, l'oppression du poids du péché, le caractère définitif et le présent du non-sens » (...) « on avance dans l'éternité de l'enfer, mais plus on avance, plus l'éternité se trouve devant vous. C'est ce qui est le plus contraire à l'éternité du ciel. En chaque seconde que je vis en enfer, les années que je dois y passer se multiplient (...) absence toujours plus grande d'espoir. » (A. von Speyr, cité par Balthasar dans « l'expérience du Samedi Saint », in *Communio (Com F)*, Paris. Tome 6 (1981) n° 1, p.64)

Au plan liturgique, cela est traduit par le fait que le samedi est a-liturgique, « sans offices », « un jour long et étrange, qui ne peut s'ajuster au cadre étroit des vingt-quatre heures que compte le jour solaire », mais le déborde, de l'ensevelissement au tombeau vide. (J.M. Sanchez Caro, « le mystère d'une absence », *Communio* 1981, t. VI,1, p. 20) (Cf. également dans le même numéro l'article de Pierre Marie GY, « *la lex orandi dans la liturgie des funérailles* », p.72-77, qui témoigne du même mouvement.)

de « l'incorruptibilité », Ac. 2,27.31) ; il est par là implicitement affirmé aussi que l'âme de Jésus ' est ' avec les morts »³¹. Ainsi, sa solidarité avec les morts du Shéol est complète, conséquence de sa kénose et condition du salut qui la justifie.

« Si maintenant la kénose et la forme d'existence de Jésus fondée sur elle et caractérisée par l'autorité (mission), la pauvreté et l'abandon, ont rendu possible la prise en charge du péché du monde, cette prise en charge ne peut s'achever que par la solidarité avec le destin mortel de tous »³².

B. le Christ « Seigneur des morts et des vivants » (Rm 14,9)

Cette seigneurie du Christ dont témoigne Paul, lui a été acquise par sa Croix une fois pour toute, à sa Résurrection. Commentant le verset de l'Apocalypse (Ap 1,18) : « j'ai été mort, et me voici vivant pour les siècles des siècles, détenant la clef de la mort et de l'Hadès », Balthasar conclut :

« De nouveau, il n'est ici question ni de « combat », ni de « descente », mais du pouvoir absolu qui provient de ce que le Seigneur a été mort (a éprouvé intérieurement la mort) et maintenant vit éternellement, a vaincu la mort pour lui et pour tous, en a fait un 'passé' »³³.

Le texte difficile de 1 P 3,18, semblant attribuer au Christ une *activité* le Samedi Saint (une « *prédication aux esprits en prison* »), trouve alors son éclairage. Le texte est le suivant :

« Le Christ lui-même est mort une fois pour les péchés, juste pour des injustes, afin de *nous mener* à Dieu. Mis à mort selon la chair, il a été vivifié selon l'esprit. *C'est en lui qu'il s'en alla même prêcher aux esprits en prison*, à ceux qui jadis avaient refusé de croire lorsque temporisait la longanimité de Dieu, aux jours où Noé construisait l'Arche, dans laquelle un petit nombre, en tout huit personnes, furent sauvées à travers l'eau.

Ce qui y correspond, c'est le baptême qui vous sauve à présent et qui n'est pas l'enlèvement d'une souillure charnelle, mais l'engagement à Dieu d'une bonne conscience par la résurrection de Jésus Christ, lui qui, passé au ciel, est à la droite de Dieu, après s'être soumis les Anges, les Dominations et les Puissances. »

³¹ *Pâques, le Mystère*, p. 153

³² *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance, op.cit.*, p. 198

³³ *Pâques, le Mystère*, p. 148

Cette « prédication » de Jésus ne peut être que l'annonce d'un salut déjà acquis sur la Croix, la « proclamation triomphante d'une victoire déjà acquise »³⁴. Mais attention, cette proclamation est *objective* (non vécue subjectivement par le Christ) et donc *passive*.

« La « proclamation » (evkh,ruxen) du salut dont il est question en cet endroit n'est rien d'autre que l'Évangile objectivement présent par l'évènement lui-même dans le monde des morts, et par sa seule présence proclamé »³⁵.

Il ne s'agit donc pas d'un *cortège triomphale* du Christ à travers l'Hadès comme semblerait le dire Col. 2,15 : « Il a dépouillé les Principautés et les Puissances et les a données en spectacle à la face du monde, en les traînant dans son cortège triomphal ». La première lettre de Pierre précise bien que cette « soumission » est acquise à la Résurrection du Fils et sa glorification, soit au matin de Pâques. Le Samedi saint n'est porteur quant à lui que de la prédication objective d'une victoire, certes déjà acquise (le Vendredi Saint) mais non encore manifestée (dans la Résurrection). Il n'est en rien triomphal ni actif, mais un « transfert passif » du Fils, transfert opéré par le Père, résume Balthasar³⁶.

Notons pour être exhaustif que cette descente aux enfers aurait comme arrière fonds un apocryphe commentant Gn 6 : le livre éthiopien d'Hénoch (ch.12 à 16)³⁷. Les anges déchus appellent l'intercession d'Hénoch. Celui-ci est emporté vers le trône de Dieu, qui leur refuse la Bonne Nouvelle du pardon et de la paix. Bonne nouvelle que le Christ leur annonce donc.

³⁴ BIEDER, *Die Vorstellung von der Höllenfahrtr Christi*, Zurich, 1949, p.116 (cité par Balthasar, *Pâques, le Mystère*, p.151)

³⁵ *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance, op.cit.*, p. 199

³⁶ *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance, op.cit.*, p. 198.

³⁷ Balthasar reprend ici l'hypothèse à JEREMIAS, « la mort sacrificielle de Jésus Christ », *le message central du Nouveau Testament*, Paris, 1968, p.34. (cité dans le *Pâques, le Mystère*, p. 151-152).

IV. L'enfer comme état : que signifie cet état pour le Christ ?

"Arrivés à Jésus, ils le trouvèrent mort"
(Jn. 19, 33)

Nous avons resitué le Samedi Saint comme hiatus dans le Triduum Pascal, puis décrit ces deux aspects essentiels de ce que vit le Christ :

- sa passivité totale,
- et sa solidarité avec les morts.

Il s'agit maintenant d'interroger plus avant en quoi consiste cette solidarité ? Avant d'être mythologiquement représenté par un lieu, le Shéol est d'abord un « état », de caractère purement spirituel³⁸. Quelle est la solidarité psychique entre le Christ mort et ceux qui demeurent dans l'Hadès ? Si l'enfer est le lieu de l'absence de Dieu, de son extrême éloignement, comment Dieu lui-même peut-il le pénétrer, le remplir de sa présence, et finalement le libérer ?

A. L' « être mort » de l'homme avant le Christ .

Au péché est attribué une double peine (*poena damni*) : la mort du corps, et pour l'âme, séparée du corps à la mort, la privation de la vision de Dieu. « La théologie vétérotestamentaire classique caractérise cette mort comme la perte de la relation vivante avec Dieu »³⁹.

Or, jusqu'au Christ, il n'y avait pas encore d'expiation réparatrice, si bien que tous – justes ou impies – descendent à la fosse, *ad infernum*. Le thème est classique dans l'Ancien Testament, et résumé par Qohelet :

« Le sage a ses yeux à la tête, et l'insensé marche dans les ténèbres. Mais j'ai reconnu aussi qu'ils ont l'un et l'autre un même sort. Et j'ai dit en mon coeur: J'aurai le même sort que l'insensé; pourquoi donc ai-je été plus sage? (...) Eh quoi! le sage meurt aussi bien que l'insensé! » (Qo 2,14-16)

³⁸ Cf. AUGUSTIN, *De Gen. ad Litt.*, L. XII, c.32-33, n. 60-64 (PL 34,480-482), cite par Balthasar, *Pâques, le Mystère*, p.155.

³⁹ *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance, op.cit.*, p.198.

Il n'en demeure pas moins que celui qui descend au « Shéol » possède une certaine « espérance » de rédemption, comme déjà la racine du mot l'indique (Cf. II.D), espérance plus ou moins contradictoire avec ce qui ferait, en théorie, la *poena damni*, c'est-à-dire la privation définitive (donc privée de toute espérance) de la vision de Dieu. Cette *poena damni* en effet n'est pas définitive, comme semble en témoigner de nombreux textes de l'Ancien Testament. Citons simplement :

- Ps 30,4: « Seigneur, tu as tiré mon âme du Shéol, me ranimant d'entre ceux qui descendent à la fosse. »
- Ps 49,16: « Mais Dieu rachètera mon âme des griffes du Shéol et me prendra. »
- Os 13,14 : « Et je les libèrerais du pouvoir du Shéol ? De la mort je les rachèterais? Où est ta peste, ô Mort ? Où est ta contagion, ô Shéol ? »

Thomas d'Aquin résume la cause de la peine des morts au Shéol (le péché d'Adam), et de leur attente (la venue du Christ) : « Les saints patriarches étaient retenus [sous entendu « provisoirement »] dans les enfers parce que l'entrée dans la vie de gloire ne leur était pas ouverte à cause du péché du premier père »⁴⁰. Nous sommes donc dans un concept *paradoxal* de cet enfer qui « attend » la réponse du Christ, et où les morts vivent une « *poena damni* provisoire », situation non privée d'espérance ou de charité, et situation non méritée en quelque sorte⁴¹.

C'est donc le Christ et lui seul, note très justement Balthasar, qui vivra cette peine, comme aucun homme ne l'a vécu, et qui ainsi englobe la totalité du Shéol :

« Si, par la grâce pré-agissante du Christ, ceux qui vivent avant lui dans la charité n'éprouvent pas toute la *poena damni* vraiment méritée (parce qu'ils attendent le Christ dans la lumière de la foi, de la charité et de l'espérance), qui par ailleurs l'éprouve réellement, sinon le Rédempteur lui-même ? n'est-ce pas cette inégalité qui est la conséquence suprême de la loi de la solidarité ? »⁴²

Si l'enfer se distingue de l'Hadès en ce que la *poena damni* y est définitive, et non provisoire, cela signifie qu'il y a dans l'Hadès une certaine lumière de foi, de charité et

⁴⁰ S.T. III.a q.52, a.5, cité par Balthasar, *Pâques, le Mystère*, p.159

⁴¹ Il n'y a donc qu'une homonymie, encore une fois, avec l'enfer tel que le définit l'Eglise maintenant, après la venue du Verbe. Raison pour laquelle Balthasar se tourne vers la notion de Shéol.

Le concept est aussi paradoxal parce qu'est-ce que l'attente en enfer, et comment lui attribuer un temps... ?

⁴² *Pâques, le Mystère*, p.160.161, Balthasar développe encore : « étant donné que le Rédempteur, dans sa solidarité avec les morts, leur a épargné l'intégralité de l'expérience de la mort (en tant que *poena damni*) – si bien qu'une lueur céleste de foi, de charité et d'espérance a toujours éclairé « l'abîme » - il a pris sur lui, par substitution, toute cette expérience. Il se manifeste par là comme le seul qui, dépassant l'expérience générale de la mort, a mesuré les profondeurs de l'abîme. »

d'espérance, lumière qui ne peut provenir que de la future Rédemption du Christ. Et le Shéol en devient comme *conditionnel*, relatif au salut qui vient. Mais alors *seul le Christ* a souffert pour tous le pleine *poena damni*, comme il a porté sur la Croix tout le péché du monde. « Le Samedi saint, dans le véritable état de mort, dans la perte de toutes les lumières spirituelles de la foi, de l'espérance, de la charité, cet abandon devient [pour le Christ] définitivement intemporel »⁴³. Si le Shéol est requête, aspiration, attente pure, le Christ lui – qui est réponse à cette attente – le vit subjectivement à *une autre profondeur*, comme le soleil ignore les frémissements de l'aube. Balthasar se range ici dans l'opinion de Nicolas de Cuse, largement cité, lui empruntant surtout la catégorie de l'obéissance absolue et salvatrice du Fils, «manifestation la plus absolue de la disposition divine d'amour dans le monde »⁴⁴.

B. L'unicité de l'« être mort » du Fils de Dieu.

Le Christ vit cet état comme une *solitude*. Certes, la victoire est acquise, mais « il n'était nullement nécessaire que ce triomphe fut éprouvé subjectivement [par le Christ] : car cela aurait aboli justement la loi de la solidarité. Qu'on ne l'oublie pas : parmi les morts, il n'y a aucune communication vivante, la solidarité ici signifie : être solitaire comme les autres »⁴⁵. Voilà la profondeur de l'abandon, de la passivité dans laquelle se trouve le Christ au Shéol: sa présence témoigne certes aux autres de l'heure de leur rédemption, mais lui-même ne saurait « subjectivement » l'éprouver ainsi, car sinon, sa solidarité avec les morts ne serait que feinte : comme pour la Passion, « il est capable d'éprouver subjectivement comme 'peine' ce qui, objectivement, n'en est pas une »⁴⁶ et c'est comme un mort – infiniment seul - qu'il vit le Samedi Saint, et non comme un victorieux. « *Subjectivement*, il ne "triomphe" pas des puissances de l'enfer »⁴⁷, il est même, écrit Balthasar, «aussi éloigné que possible de tout sentiment de victoire»⁴⁸.

Dans le Christ, Dieu englobe « par sa propre et indépassable profondeur, toutes les profondeurs du monde infernal »⁴⁹. Il est donc au-delà du simple Shéol. C'est en cela que le

⁴³ *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance, op.cit., p. 200.*

⁴⁴ *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance, op.cit., p. 201*

⁴⁵ *Pâques, le Mystère*, p. 158. (Cf également sur la question CONNELL, M.F. - *Descensus Christi ad Infernos : Christ's Descent to the Dead*. In: *Theological Studies*.- Washington DC. 62 (2001) 2, p.262-282. et MURSELL, Gordon. - 14.: *The Descent into Hell : Hans Urs von Balthasar and Pastoral Theology*. , p. 154 à 164)

⁴⁶ *L'action*, p.313 & 321.

⁴⁷ *Pâques, le Mystère*, p. 165

⁴⁸ *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance, op.cit., p. 201*

⁴⁹ *Pâques, le Mystère*, p. 160.

Christ touche le plus profond des ténèbres, qu'il « souffre plus que ce qui devait être souffert pour le péché du monde »⁵⁰, et pose comme *la borne* de la damnation, le point le plus bas à partir duquel s'amorce le mouvement de retour vers le Père⁵¹. Ceci est très important car il s'agit de préserver :

1. l'exhaustivité du salut opéré par le Christ : c'est tout l'enfer que le Fils englobe pour le ramener vers le Père. Et donc il vit cet état comme aucun homme ne peut le vivre, au-delà donc du Shéol.

2. sa profonde solidarité avec les morts qu'il vient racheter.

3. Sa passivité totale, « privé de force »⁵², livré entre les mains du Père à qui appartient toute initiative⁵³. « Le Samedi Saint est presque plus un jour du Père qu'un jour de la mort et des enfers »⁵⁴.

Le *triomphe* du Christ est donc « objectif et passif », bien qu'il soit souvent représenté dans l'iconographie orientale – anticipant la victoire pascale – comme subjectif et actif : le Christ y est lumineux et victorieux, debout sur les portes de l'enfer, et victorieux il en tire par la main les morts⁵⁵. Dans ce sens aussi va l'homélie patristique⁵⁶. Mais la représentation pieuse du nouvel Adam rencontrant l'ancien dépasse les possibilités d'affirmation de la théologie, car elle signifierait que le Christ n'a pas pleinement vécu cet « être mort » qui consiste dans la solitude suprême, la totale passivité et l'abandon⁵⁷.

⁵⁰ A. VON SPEYR, « l'expérience du Samedi Saint », in *Communio* (Com (F)), Paris. Tome 6 (1981) n° 1, p. 64

⁵¹ ATHANASE : « le Seigneur a touché toutes les parties de la création... afin que chacun trouve partout le Logos, même celui qui est égaré dans le monde des démons », in *De Incarn.* 45 (PG 25, 177 ; SC n°18). Cité par Balthasar, in *Pâques, le Mystère*, p. 160.

⁵² Is 14,10

⁵³ « Puisque la violence de la volonté paternelle qui a chargé le *oui* kénotique de Jésus du péché du monde, a « broyé » littéralement la victime (Is 53,10), il ne peut être question, lors de cette « plongée » dans l'abîme de la mort, d'une descente active, encore moins d'une descente triomphale et d'une prise de possession, ni même seulement d'un combat : ce ne peut être rien de plus qu'un transfert passif », *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance, op.cit.*, p.198

⁵⁴ A. VON SPEYR, cité par Balthasar dans « l'expérience du Samedi Saint », in *Communio* (Com (F)), Paris. Tome 6 (1981) n° 1, p.67.68. Sur la passivité et l'obéissance du Fils, la mystique poursuit : « ce n'est plus une obéissance active, il ne lui reste plus de force productive, il est mené plutôt qu'il ne va lui-même, il est devenu 'pure fonction', un contrainte que l'on s'impose à soi-même, ou plutôt : que l'on vous a imposé ».

⁵⁵ Alors que l'iconographie occidentale montre le Christ ressuscitant seul, pour la même raison qu'elle le montre souffrant (et non glorieux) sur la Croix.

⁵⁶ Au plan liturgique, l'on ne peut pas ne pas citer ici le texte magnifique du Pseudo-Epiphané (P.G. 43, 439-463), aux accents victorieux : « Le Seigneur, ayant dans ses mains les armes triomphantes de la croix, s'approche d'eux. En le voyant, notre premier père Adam, stupéfait d'un si grand événement, s'exclame et dit à tous : 'Le Seigneur soit avec vous !', et le Christ en réponse à Adam : 'Et avec ton esprit !'. Et le prenant par la main, il ajoute : 'Eveille-toi, toi qui dors, lève-toi d'entre les morts, et sur toi luira le Christ'... »

⁵⁷ Cf. *Pâques, le Mystère*, p. 176.

Balthasar interroge alors plus avant cet être-mort du Fils de Dieu dans 3 directions : la « seconde mort » (C), la vision du « péché pur » (D), et l'arrière-fond trinitaire de l'évènement (E).

C. l'expérience de la « seconde mort ».

L'expression est néotestamentaire, et appartient au livre de l'Apocalypse, qui la définit ainsi, par exemple : « Alors la Mort et l'Hadès furent jetés dans l'étang de feu - c'est la *seconde mort* cet étang de feu - et celui qui ne se trouva pas inscrit dans le livre de vie, on le jeta dans l'étang de feu. » (Ap. 20,14).

Nous passons alors du Shéol vétérotestamentaire à l'enfer néotestamentaire (seconde mort), et *ce passage ne peut être fondé que christologiquement*⁵⁸. Il concerne ceux qui ayant eu connaissance du Salut offert *par le Christ* le refuse néanmoins :

« Car, si nous péchons volontairement après avoir reçu la connaissance de la vérité, il ne reste plus de sacrifice pour les péchés, mais une attente terrible du jugement et l'ardeur d'un feu qui dévorera les rebelles. Celui qui a violé la loi de Moïse meurt sans miséricorde, sur la déposition de deux ou de trois témoins; *de quel pire châtement pensez-vous que sera jugé digne celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura tenu pour profane le sang de l'alliance, par lequel il a été sanctifié, et qui aura outragé l'Esprit de la grâce ?* » (He 10,26)

Il n'est « pas de seconde rénovation » pour eux et ils finiront « par être brûlés » (He.6,4-8). Voilà l'enfer à proprement parler, qui remplace et dépasse l'Hadès vétérotestamentaire. Il est *l'ultime éventualité* permise et requise par l'amour de Dieu, et contre laquelle même cet amour ne peut rien. Or de cet enfer également le Christ prend *connaissance*, il en a la *vision* le Samedi Saint : il n'a pas souffert seulement pour les élus, mais pour *tous* les hommes, si bien qu'« il a de ce fait assumé même leur *non* eschatologique à l'égard de l'évènement du salut survenu en lui (...). Cette expérience n'a pas besoin d'être autre chose que ce qu'implique une solidarité réelle avec les habitants d'un shéol que n'éclaire aucune lumière rédemptrice : car toute lumière rédemptrice provient uniquement de Celui qui est solidaire jusqu'au bout. Et il peut la communiquer parce qu'il y renonce pour les autres »⁵⁹.

⁵⁸ Selon A. VON SPEYR, après le passage du Christ, « le diable est refoulé dans le dernier recoin de l'enfer ; par là, le monde infernal (le Shéol) est devenu le lieu de naissance du purgatoire », cité par Balthasar dans « l'expérience du Samedi Saint », in *Communio* (Com (F)), Paris. Tome 6 (1981) n° 1, p.70

⁵⁹ *Pâques, le Mystère*, p. 165.

D. l'expérience du « péché pur ».

« Ce gouffre, c'est l'enfer, de nos amis peuplé!
Roulons-y sans remords, amazone inhumaine,
Afin d'éterniser l'ardeur de notre haine! »

(C. Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, XXXV, *Duellum*)

Cette seconde mort, explique Balthasar, ne fait qu'un avec le péché en tant que tel, « le péché en soi », « chaos ». Et le Christ l'expérimente dans ce que Nicolas de Cuse nomme une « vision *intérieure* de la mort »⁶⁰. Le péché y est contemplé à « l'état pur » dans toute sa violence informe et chaotique, comme « tout le fruit de la Croix rédemptrice » (id.). Ce péché pur est en quelque sorte ce que le Père ne pouvait voir – comme le soleil ne peut voir l'ombre – car il était impossible à intégrer dans son œuvre créatrice, œuvre où il avait laissé à l'homme la liberté de décider pour ou contre Dieu⁶¹. Mais ce péché pur est alors visible au Christ, et se montre comme « cette part *inachevée* de la création, dont l'achèvement était laissé au Fils incarné et dans laquelle le Père introduit maintenant celui-ci pour qu'il y accomplisse sa mission *d'obéissance* »⁶². Le Christ, dans une obéissance suprême, doit alors « chercher et même reconnaître le Père là où se trouve ce qui est totalement rejeté par Dieu : tout le péché du monde »⁶³.

E. Le caractère trinitaire de l'évènement.

On le voit, l'évènement est profondément trinitaire. Nous l'avons déjà souligné, le Fils « est jeté » dans l'évènement du Samedi Saint, dans un parfait et total abandon au Père. C'est le Père qui a l'initiative du salut, c'est à Lui que comme Créateur de la liberté humaine, avec ses conséquences, revient le jugement, et donc l'enfer ; Raison pour laquelle il y envoie son Verbe, *Logos* de vie, afin que ceux qui l'entendent vivent⁶⁴, et que la *prison* deviennent

⁶⁰ Cité par Balthasar dans *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance, op.cit.*, p. 200

⁶¹ Comme le résume F. VARILLON, « L'enfer, c'est l'état de damnation qui est une éventualité réelle, mais je ne peux affirmer que c'est une réalité (...). C'est une souffrance d'abord pour Dieu (...). En dehors de notre vocation à partager la vie divine, l'enfer est inconcevable », in *Beauté du monde et souffrance des hommes*, Paris, 1980, pp. 130-131.

⁶² *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance, op.cit.*, p. 201. C'est moi qui souligne.

⁶³ BALTHASAR, H.U., « Plus loin que la mort », in *Communio (Com (F))*, Paris. Tome 6 (1981) n° 1, p. 63

⁶⁴ Jn 5,25 : « En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient -- et c'est maintenant -- où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront. »

chemin, selon la belle expression de Grégoire le Grand ⁶⁵. Obéissant, le Fils doit aller aux Enfers pour y découvrir le domaine réservé du Père. Le Père a voulu lui faire prendre part à son activité de Créateur, et le Fils « re-crée », ou plutôt « sauve » ce que le péché avait dénaturé, et le réintègre dans la lumière du Père ⁶⁶.

Par cette solidarité avec les pécheurs, dans leur état extrême, « Jésus accomplit jusqu'au bout la volonté salutaire du Père » ⁶⁷. Elle s'inscrit donc dans l'accomplissement de l'acte libre d'obéissance de sa kénose. On comprend alors le lien entre cette solidarité extrême, l'abandon qui la motive et l'obéissance qui la permet. Il est ainsi *inter mortuos liber* (Ps 87,6 LXX) explique Balthasar : « lié dans l'impuissance sans doute, mais par une obéissance libre, la seule qui mérite, au sens théologique, d'être nommée *obéissance de cadavre* » ⁶⁸. Tout repose dans les mains du Père à qui le Fils a remis l'esprit, et dans ce dépouillement extrême, « la volonté d'obéissance éternelle et trinitaire du Fils est mise à nu », répondant ainsi à la nudité du pécheur dans le Shéol : celle de la séparation d'avec Dieu, de la privation de la Gloire ⁶⁹. Face à face terrifiant du Dieu « nu » et du péché « nu », que décrit A. Von Speyr de ses extases ⁷⁰.

L'obéissance de Jésus à son Père est alors pour nous un signe manifeste de l'amour trinitaire, parce qu'elle nous découvre une dimension *d'abandon* (Dieu abandonne son fils à la mort ⁷¹) déjà présente au sein de la Trinité, dans la génération éternelle du Fils par le Père. Cet abandon se marque par un « espace » intratrinitaire, *espacement* entre le Père et le Fils ⁷²:

⁶⁵ « Avant la rédemption, la profondeur de la mer n'était pas un chemin, mais une prison... Mais Dieu fit de cet abîme un chemin », in *Moralia* 29 (PL 76, 489), cité par Balthasar, *Pâques, le Mystère*, p. 169.

⁶⁶ « Dieu pénètre de nouveau dans le chaos, maintenant non plus en tant que Créateur mais en tant que destructeur, en tant que rédempteur » explique A. VON SPEYR, cité par Balthasar dans « *l'expérience du Samedi Saint* », in *Communio* (Com (F)), Paris. Tome 6 (1981) n° 1, p.67. et le texte poursuit : « le Rédempteur incarné [est introduit par le Père] dans le mystère suprême du Père en tant que Créateur », mystère de « la suprême responsabilité de l'amour du Père » face à la liberté créée par Lui, mais également « mystère suprême de la propre origine du Fils », de sa génération éternelle.

⁶⁷ *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance, op.cit., p.199*

⁶⁸ *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance, op.cit., p. 199*

⁶⁹ *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance, op.cit., p. 199*

⁷⁰ A. VON SPEYR, « *l'expérience du Samedi Saint* », in *Communio* (Com(F)) Paris, t. 6 (1981), n°1, texte original en allemand : « *Über das Geheimnis des Karsamstags* ».

⁷¹ « Le Fils portant le péché, c'est-à-dire ce qui constitue l'écart pur et simple par rapport à Dieu, semble avoir perdu le Père au milieu de son abandon », H.-U. von BALTHASAR *La Dramatique divine III, L'action*, p.296.

Cf également MARTINELLI, Paolo, *La Morte di Cristo come Rivelazione dell'amore trinitario nella teologia di Hans Urs von Balthasar*, Milano, Jaca Book, 1996, p. 339-367

⁷² Selon Balthasar, il y a donc au cœur de la Trinité, les « espaces infinis de liberté pour que s'effectuent les échanges entre les hypostases divines », espaces nécessaires au déploiement de la liberté absolue de Dieu. Ces espaces en Dieu signifient sa liberté infinie, qui n'est pas seulement dans l'autopossession parfaite de soi, mais

l'Esprit renonce à être l'effusion surabondante de l'amour entre eux, puisque le Fils *rend l'esprit* (Jn 19, 30), qui est communion entre le Père et le Fils. L'enfer devient le lieu d'où l'Esprit est totalement exclu (« le péché contre l'Esprit ne sera pas pardonné », Lc 12,10), où il n'y a pas de "nous" prononcé par le Père et le Fils. : « c'est au calvaire et dans la dérélition de Jésus sur la croix que la distance entre le Fils et le Père devient pour la première fois tout à fait manifeste ; et même l'Esprit qui les unit tous les deux en formant leur 'nous', apparaît, précisément dans le dévoilement de l'unité, comme pure distance»⁷³. Sans aller jusqu'à soutenir qu'au jour du Samedi Saint il n'y a que le Jésus "historique" et non le Christ, qui possède le don de l'Esprit, Balthasar prétend que dans la descente aux Enfers, l'Esprit ne maintient le "nous" de la relation Père-Fils que sous une *forme éclatée*, jusqu'à la Résurrection⁷⁴.

F. Ebauche d'une critique.

« Même si nous avons épuisé la question aussi parfaitement que possible,
elle restera à la fin tout aussi mystérieuse qu'au commencement »

(H.BALTHASAR, DHA 257)

Il ne convient pas dans ce travail de présenter toute une critique de cette pensée, qui nous entraînerait trop loin du projet initial, mais simplement de rappeler sa relativité : celle d'une perspective résolument *sotériologique*, et du *contexte trinitaire* de la pensée de Balthasar. Le contexte sotériologique de son œuvre est celui de *l'athéisme contemporain*⁷⁵. Celui-ci appelle une théologie de la Croix capable de l'englober, et donc *fondée théologiquement* sur une telle logique extatique de l'amour trinitaire⁷⁶ : l'abandon du Christ doit « rassembler en soi tous les abandons de Dieu sur la croix »⁷⁷ pour pouvoir les réintégrer. «Que Dieu (comme Père) puisse ainsi livrer sa divinité, que Dieu (comme Fils) la reçoive,

liberté de « disposer de son être en vue du don de lui-même » (Cf. H.-U. von BALTHASAR, *La Dramatique divine, II. Les personnes du drame. 1. L'homme en Dieu*, p. 221-225.)

⁷³ H.-U. von BALTHASAR *La Dramatique divine III, L'action*, p. 296.

⁷⁴ Ce dernier paragraphe (uniquement) est repris *en partie* des notes d'une conférence donnée à l'ENS de Paris, par Madame Elsa Kammerer, dont le titre était : « Il est descendu aux Enfers - Réflexions sur le cinquième article du Symbole des Apôtres ».

⁷⁵ LAFONTAINE, René S.J. - "Arrivés à Jésus, ils le trouvèrent mort" (Jo. XIX, 39) : H.U.Balthasar, *théologien du samedi saint*. In: Minima Balthasariana : Fragments d'un séminaire. Revue Thomiste (RThom) - Toulouse. t.LXXXVI (1986), p. 636.637

⁷⁶ H.-U. von BALTHASAR, *La Dramatique divine, III – L'Action*, p. 308

⁷⁷ H.-U. von BALTHASAR, *Retour au Centre*, op. cité, p.133.

non comme un simple prêt, mais en la possédant « consubstantiellement », cela représente une « séparation » en Dieu, si inconcevable et insurpassable que toute autre division possible (accomplie par elle), serait-ce la plus obscure et la plus douloureuse, ne peut se produire qu'à l'intérieur de ce premier geste de Dieu »⁷⁸. L'amour est ainsi *plus fort que l'enfer*, puisque ce dernier « n'est possible que dans l'ordre englobant de la distinction réelle absolue du Père et du Fils » (id.). Si tel est le fondement trinitaire de l'ampleur de l'acte salvateur, l'on peut alors se demander à juste titre, avec Miriam Moscow, si la liberté de l'homme, et sa capacité d'accueillir ou de refuser son salut, trouvent encore pleinement leur place⁷⁹.

La théologie du *Triduum pascale* est également obligée par l'arrière fonds trinitaire qui la soutend. Cet arrière fond qu'est l'amour trinitaire pousse Balthasar à parler de « kénose du Père » comme fondant celle du Fils dans sa Passion. Ce fondement même pose classiquement problème : doit demeurer sauve la liberté, en la Trinité immanente. S'il y a « correspondance » entre Trinité immanente et économique, il n'y a pas « reproduction », comme une pensée qui peut sembler trop *christocentrique* le laisserait entendre. Le péché et le salut ne changent pas la nature de l'amour en Dieu, ni ne l'augmentent. La Passion et la descente aux enfers manifestent cet amour de Dieu comme donation, mais en rien ne le conditionnent, puisque cet amour précède le péché (et la Création même). Balthasar du reste reconnaît se situer résolument « aux limites du langage » (René Lafontaine, par exemple, permet ici un recadrage pertinent⁸⁰).

⁷⁸ H.-U. von BALTHASAR, *La Dramatique divine, III – L'Action*, p. 301

⁷⁹ MOSCOW, Miriam R.A., « *Passion et action de Dieu au Samedi Saint.* » In: *Revue Thomiste* (RThom), Toulouse, t.LXXXVI (1986), p. 635

⁸⁰ LAFONTAINE, René S.J. - "Arrivés à Jésus, ils le trouvèrent mort" (Jo. XIX, 33) : H.U. Balthasar, théologien du samedi saint. In: *Minima Balthasariana* : Fragments d'un séminaire. *Revue Thomiste* (RThom), Toulouse, t. LXXXVI (1986), p. 640.641.

Cf également : LAFONTAINE, R., *Quand K. Barth et H. Urs von Balthasar se confrontent au De Trinitate de Thomas d'Aquin*, dans *Séminaire sur la Trinité dans la Tradition*, I.E.T. Bruxelles, 24-05-02.

Conclusion : le salut dans l'abîme, au prix d'une « gloire » dans le sens le plus contraire de la « gloire ».

« L'amour est fort comme la mort (Ct. 8,6)

– non, il est plus fort. »

(Balthasar, Hans Urs von, « *Plus loin que la mort* », in *Communio* (Com(F)) 1981, tome VI,1, p. 4)

Le Christ, dans l'abandon du Samedi Saint, vit donc une « gloire » dans le sens le plus contraire de la « gloire », une obéissance aveugle, solitude absolue, passivité souveraine : « devoir obéir au Père là où la dernière trace de Dieu (dans le pur péché) et de toute communication (dans la pure solitude) paraît perdue »⁸¹.

Ainsi, avec la venue du Christ disparaît l'Hadès, qui était ce lieu – cet état – dans lequel il n'y avait pas d'accès possible vers le Père. Le Christ – qui est Chemin – laisse, en ressuscitant, ce lieu derrière lui.

Concernant l'enfer, maintenant, possibilité pour l'homme de refuser en pleine connaissance ce Chemin vers le Père, le Christ en devient *possesseur* – « il a tout mis sous ses pieds » - car Il est le jugement⁸². « Le Père ne juge personne; il a donné au Fils le jugement tout entier » (Jn 5,22). Parce qu'il a « mesuré par expérience toutes les dimensions de l'homme », le Christ « peut désormais assigner eschatologiquement à chacun son sort »⁸³. L'enfer devient donc avant tout une réalité christologique. Telle est, selon Balthasar, l'ampleur de l'évènement du Samedi Saint.

⁸¹ *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance, op.cit., p. 201*

⁸² 1 Co 15, 22 : « De même en effet que tous meurent en Adam, ainsi tous revivront dans le Christ. Mais chacun à son rang: comme prémices, le Christ, ensuite ceux qui seront au Christ, lors de son Avènement. Puis ce sera la fin, lorsqu'il remettra la royauté à Dieu le Père, après avoir détruit toute Principauté, Domination et Puissance. Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait placé tous ses ennemis sous ses pieds. Le dernier ennemi détruit, c'est la Mort; car il a tout mis sous ses pieds. Mais lorsqu'il dira: "Tous est soumis désormais", c'est évidemment à l'exclusion de Celui qui lui a soumis toutes choses. Et lorsque toutes choses lui auront été soumises, alors le Fils lui-même se soumettra à Celui qui lui a tout soumis, afin que Dieu soit tout en tous. »

⁸³ *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance, op.cit., p. 201*

Bibliographie

Ouvrage principal

- BALTHASAR, Hans Urs von, *Pâques, le Mystère*, (*Mysterium paschale*, in *Mysterium Salutis* III/2), Paris, Cerf, Tradition chrétienne, 1981.

Autres ouvrages et articles de Balthasar consultés.

- BALTHASAR, Hans Urs von, *La Gloire et la Croix, Nouvelle Alliance* (tome 5), Paris, Cerf DDB, 1990

- BALTHASAR, Hans Urs von, *La Dramatique divine. III – l'Action* , Namur, Culture et Vérité, 1993

- BALTHASAR, Hans Urs von, *La Dramatique divine. IV – Le dénouement* (*Ch II.B.4 – Approximations de l'Enfer*) , Namur, Culture et Vérité, 1993

- BALTHASAR, Hans Urs von, *Sperare per tutti, breve discorso sull'inferno*, Milano, Jaca Book, 1997.

- BALTHASAR, Hans Urs von, *L'enfer un question*, Paris, DDB, 1988

- BALTHASAR, Hans Urs von, article « *Plus loin que la mort* », in *Communio* (Com (F)), Paris, tome 6 (1981) n°1, p. 2-4

Autres ouvrages et articles consultés.

- AMBAUM, Jan. – “*Le salut pour tous? Le concept de l'espérance du salut chez H. U. von Balthasar.* » in *Communio* (Com (F)), Paris. Tome 16 (1991) n° 1, p. 54-70.

- CONNELL, M.F. - *Descensus Christi ad Infernos : Christ's Descent to the Dead.* In: *Theological Studies*.- Washington DC. 62 (2001) 2, p.262-282.

- LAFONTAINE, René S.J. - "*Arrivés à Jésus, ils le trouvèrent mort*" (Jo. XIX, 39) : Hans Urs von Balthasar, théologien du samedi saint. In: *Minima Balthasariana : Fragments d'un séminaire.* Revue Thomiste. - Toulouse. Tome LXXXVI (1986): 635-643.

- MAAS Wilhelm, « *jusqu'où est descendu le Fils ?* », in *Communio* (Com(F)) Paris, 1981, tome 6 (1981), n°1, p. 5 à 19. . texte original en allemand : « *Abgestiegen zur Hölle* ».

- MARTINELLI, Paolo, *La Morte di Cristo come Rivelazione dell'amore trinitario nella teologia di Hans Urs von Balthasar*, Milano, Jaca Book, 1996

- MURSELL, Gordon. - *14.: The Descent into Hell : Hans Urs von Balthasar and Pastoral Theology*: 154-164. In: *XXX : Resurrection : Essays in Honour of Leslie Houlden*. Stephen Barton and Graham Stanton. - Londres : The Contributors, 1994. - 233 p.

- MOSCOW, Miriam R.A. - *Passion et action de Dieu au Samedi Saint*. In: *Revue Thomiste*. - Toulouse. Tome LXXXVI (1986): 629-635.

- G. O'COLLINS, *Cristologia, uno studio biblico, storico e sistematico su Gesù Cristo*, Brescia (It), Queriniana, 1999.

- RATZINGER Joseph, *Foi chrétienne, hier et aujourd'hui*, Paris, Cerf, 1969

- RICHARD, M., article « *L'enfer (synthèse de l'enseignement théologique)* » in *DTC* (Dictionnaire de Théologie Catholique), t. V,1, col. 28 à 120, Paris, Librairie Letouzey et Ané, 1939.

- SPEYR A. von, « *l'expérience du Samedi Saint* », in *Communio (Com(F))* Paris, 1981, tome 6 (1981), n°1 , texte original en allemand : « *Über das Geheimnis des Karsamstags* ».

Table des matières

I – LE SAMEDI SAINT COMME « HIATUS »	3
II – LE SAMEDI SAINT COMME « PASSIVITÉ ABSOLUE ».....	5
A. <i>l'image du Silence</i>	5
B. <i>L'«être avec les morts.»</i>	6
C. <i>le Signe de Jonas</i>	7
D. <i>le « Shéol » (lwav)</i>	8
III. LE SAMEDI SAINT COMME « SOLIDARITÉ AVEC LES MORTS »	9
A. <i>le témoignage des Evangiles</i>	9
B. <i>le Christ « Seigneur des morts et des vivants » (Rm 14,9)</i>	10
IV. L'ENFER COMME ÉTAT : QUE SIGNIFIE CET ÉTAT POUR LE CHRIST ?.....	12
A. <i>l'« être mort » de l'homme avant le Christ</i>	12
B. <i>L'unicité de l'« être mort » du Fils de Dieu</i>	14
C. <i>l'expérience de la « seconde mort »</i>	16
D. <i>l'expérience du « péché pur »</i>	17
E. <i>Le caractère trinitaire de l'évènement</i>	17
F. <i>Ebauche d'une critique</i>	19
 <i>Conclusion : le salut dans l'abîme, au prix d'une « gloire » dans le sens le plus contraire de la « gloire »</i>	21
 <i>Bibliographie</i>	22
 <i>Table des matières</i>	24